

Paimbœuf, le site, la ville, le port

Le congrès de la Shab étant placé sous le double thème de l'Estuaire et des «Bretons et la guerre», le choix des excursions clôturant ces journées s'avérait on ne peut plus pertinent en ce qui concerne la rive gauche de l'estuaire. Le site de Paimbœuf était l'un des trois retenus, sa courte visite, faite qui plus est par grand vent, a malgré tout permis de survoler ce qu'avait pu être son rôle dans la défense et l'économie de l'estuaire.

Stratégiquement situé à l'entrée de l'estuaire de Loire, le socle rocheux qui constitue l'assise de ce petit port forme une saillie en Loire et un étranglement dans la largeur de l'estuaire. Il ponctue ainsi par un resserrement des rives une étape dans l'accès au fleuve. Cette position saillante en Loire forme un coude, en amont et en aval de la rive, dissimulant au regard d'éventuels petits navires embusqués et offre des possibilités pour servir de base à une défense ou une attaque de l'estuaire. La tradition y voyait la présence d'une maison forte que l'on faisait remonter au XI^e siècle et dont l'existence aurait pu être confirmée par différents vestiges archéologiques retrouvés ici ou là dans un périmètre bien délimité, mais n'ayant malheureusement jamais fait l'objet d'intérêt de quiconque.

Les siècles passant, ce n'est qu'à la fin du XV^e que le site de Paimbœuf laisse de réelles traces dans l'histoire dans un rôle de rade de mouillage pour les navires, point de rupture de charge vers l'amont ou point de rassemblement pour convois étrangers ; rôle qui avec l'essor prochain du port de Nantes effacera ses autres attributions et ne fera de lui, au regard local, qu'un avant-port de Nantes. Dans *Le grant routtier et pilotage et enseignement pour encrer tant es ports, havres que aultres lieux de la mer...*, publié en 1520, Pierre Garcie répertorie les divers petits ports de l'estuaire, parmi eux Paimbœuf : «Et là, puy pauser et mettre l'ancre ; car il y a beau et bon fond ; et tu auras abri de su, su-est,...». Un premier noyau urbain, dans la partie la plus en amont, fait face à une sorte de rade naturelle formée par la rive et un long banc de sable en forme de croissant, mais ce n'est qu'un lieu-dit d'une petite paroisse proche, Saint-Père-en-Retz, sa façade fluviale.

Dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, le trafic portuaire augmente ; toutefois à la fin du siècle, l'intendant Béchameil de Nointel se contentait de souligner le fait que les gros vaisseaux ne pouvaient remonter à Nantes et devaient s'arrêter à Paimbœuf et bornait à cela son intérêt, précisant que l'on n'avait là «qu'un village composé d'hôtelleries et de cabarets, pour la commodité des équipages des vaisseaux qui y abordent». Dans les décennies suivantes, bon an mal an, suivant en cela le développement de l'armement nantais, le site continue à se développer le long de la rive et une ville sort de terre. Du moins, trois rues hérissées de maisons dont la hauteur surprend dans le paysage de marais qui entoure le site.

Ces maisons suivent la courbe de la rive, elles sont toutes construites perpendiculairement au fleuve afin de permettre à chacune d'avoir pignon sur fleuve. Ignorant le vieux village du Haut-Paimbœuf, dont on s'éloigne en raison de l'agitation dérangeante des manutentions portuaires, une cité nouvelle descend la grève en sautant par-dessus le secteur d'activités de marine, où se trouvent chantiers de radoub et de constructions, corderie, voilerie, terrain de délestage, halles à bois de marine, fondant ainsi un deuxième centre urbain sous l'égide d'une seconde paroisse, Sainte-Opportune, partageant ce territoire portuaire avec sa consœur de Saint-Père, et consacrant pour les siècles à venir un nouveau terme, le Bas-Paimbœuf. Une première rangée de maisons y occupe le front de Loire sur toute la longueur du socle rocheux, comme au Haut-Paimbœuf, mais ici, un doublement puis triplement de rues parallèles forme un semblant de ville.

Les quais ne consisteront longtemps qu'en un chemin longeant le rocher, chemin battu par les flots où, à marée haute, il n'est plus possible de passer en raison de la ligne de maisons qui les borde d'un peu trop près. Le long de ce quai de fortune s'affairent les hommes de mer, autour du va et vient de vaisseaux arrivant au port, déchargeant leur fret sur des allèges qui les emportent vers des gabarres mouillées dans le cours du fleuve et qui, une fois chargées, remonteront l'estuaire. Cette fonction commerciale éclipsera pour une longue période ses autres fonctions de havre en tant que petit port de la côte ou de défense de l'estuaire, cette dernière étant assurée de manière plus générale sur l'ensemble d'un territoire. Toutefois à l'entrée de la rade, une batterie de canon monte la garde.

La longue ligne de maisons courant sur près de deux kilomètres pouvait, vue du fleuve, être prise pour un simple quai de Nantes ; pourtant derrière s'était développée une identité propre. Un sentiment collectif d'appartenance avait fait naître la nécessité de s'affranchir de tutelles lointaines et désirer par la création d'une nouvelle paroisse unifier les deux secteurs. Ce n'est qu'en 1761 qu'un statut de paroisse autonome lui sera accordé, sans obtenir néanmoins un statut de ville souhaité. La nouvelle paroisse de Paimbœuf, regroupant le haut et le bas Paimbœuf, sous le vocable de



Nicolas Ozanne, Série des ports de France, vers 1775.
Paimbœuf est l'un des 24 ports bretons représentés.

Saint-Louis, est alors formée de deux morceaux prélevés sur les deux paroisses de Saint-Père et de Sainte-Opportune.

Les réformes administratives de la Révolution renforcent l'assise territoriale de ce petit bout de terre en le choisissant comme chef-lieu de district, puis sous-préfecture. Cette reconnaissance, Paimbœuf la doit à sa démographie qui en fait une des principales communes du département, à son rôle indispensable dans la vie économique de la région et en tant que carrefour stratégique de la mer et du fleuve. La démographie paraît pourtant, de l'aveu des contemporains, avoir été largement surévaluée dans ses chiffres, jouant sur le manque de données fiables et sur l'illusion de nombre que représentaient les hommes de mer en séjour temporaire. Revers de la médaille, cette même situation stratégique lui vaut, comme bon nombre de ports de l'Atlantique, d'être une plaque tournante pour les diverses offensives maritimes.

Tête de pont de l'estuaire, le port doit empêcher toute incursion ennemie et veiller, aux temps des guerres de Vendée, à ce que la coupure naturelle entre les deux régions insurgées soit maintenue. En conséquence, le

port se verrouille, solidement tenu par les troupes républicaines, formées de deux à quatre mille soldats sur terre ou sur mer, selon les mois. Il faut tant bien que mal les accueillir dans des logements surpeuplés où sévira une dramatique épidémie de typhus. Sur l'estuaire s'aligne une série de chaloupes canonnières et la ville de Paimbœuf s'entoure vers le sud d'une levée de terre, renforcée de onze fortins.

L'aube du XIX^e aurait pu offrir de nouvelles perspectives d'avenir, si les nouvelles conditions de navigation n'imposaient une solution drastique à la question de créer un véritable port à l'entrée de l'estuaire. Une guerre de compétences se livre entre les deux postulants Saint-Nazaire et Paimbœuf, ce dernier port échouant au profit du premier. Son statut de sous-préfecture lui permet de maintenir un certain lustre, mais pour moins d'un siècle, puisque celle-ci disparaît avec la réforme Poincaré de 1926.

Pendant la première guerre mondiale, la menace maritime allemande redonne à Paimbœuf une place de choix dans l'organisation stratégique de la Basse-Loire. On y installe une base de dirigeables chargés de la protection des côtes. A l'arrivée des Américains à Saint-Nazaire, la base leur est rétrocédée. Dans le même temps, Paimbœuf, bénéficiant de la desserte d'une ligne de chemin de fer et étant située loin du front, l'État fait installer des usines de fabrication de poudre pour l'armement. Celles-ci fermeront leurs portes au lendemain de la guerre et les terrains seront cédés en 1919, aux établissements Kuhlmann, un des principaux acteurs de la chimie française.

La production de plomb tétraéthyl, produit stratégique pour l'aviation militaire, née à l'aube de la seconde guerre mondiale vaudra à nouveau à Paimbœuf de jouer un rôle majeur pendant la guerre 39-45. Dès 1938, l'État français passe un accord avec les établissements Kuhlmann en tant qu'opérateurs pour la fabrication du produit. Le site de Paimbœuf, disposant toujours des mêmes atouts que lors de la Première guerre mondiale, il est retenu par l'industriel pour cette production. L'occupation allemande modifiera sensiblement les activités. L'usine mise sous séquestre dès l'arrivée des Allemands est désormais tenue de produire pour l'ennemi. S'ensuivra alors un engagement dans la Résistance par sabotage de la production qui vaudra à son directeur Pierre Chevry d'être déporté et de mourir au camp de Mauthausen.

Véronique MATHOT

Société des historiens du pays de Retz